



La Section Clinique de Nantes

Comment s'orienter dans la clinique

2022 - 2023 :

L'affaire sexuelle

Séminaire théorique : Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire* (1971-1972), Seuil, 2011, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Première séance, le 12 décembre 2022 : Lecture des chapitres I, « La petite différence » ; et II, « La fonction Φx ».

De l'un et l'autre sexe, par Bernard Porcheret

Introduction

Cette année, nous avons choisi pour titre *Comment d'orienter dans la clinique. L'affaire sexuelle*. L'expression « L'affaire sexuelle » est prélevée dans le séminaire *...ou pire*.¹ Ce terme, *affaire*, est employé à plusieurs reprises. Il y a « le réseau de l'affaire sexuelle » (page 100), nous pouvons citer aussi « cette affaire de castration » (page 36). Le dictionnaire nous indique qu'il concerne les questions pouvant être compliquées. Il désigne un ensemble de faits créant une situation embrouillée ou constituant des embarras. Et en même temps, c'est ce qui est à faire, à solutionner. Ce thème, l'affaire sexuelle, est de pleine actualité.

Situons d'emblée que la question sexuelle est conditionnée par le langage chez les êtres humains. L'homme et la femme sont en tant que tels des signifiants, donc distincts de leurs organes et de leur organisme. Donc pour qu'un lien s'établisse, il faut la parole, un discours, du sens. Ce lien sera toujours contingent, singulier, une invention aléatoire. Il sera toujours établi de travers.

Pourquoi ? « Il n'y a pas de rapport sexuel » ne veut pas dire qu'il n'y a pas de relations sexuelles, mais que, chez le parlêtre, ce corps vivant traversé par le langage, rien n'est préétabli, qu'il n'y a pas de programme sexuel. Ce « *Il n'y a pas* » est une faille du réel, un défaut d'écriture de tout rapport sexuel générique. Il y a un trou dans le réel. Comme l'écrit Jacques-Alain-Miller², à cette place du trou dans le réel prolifèrent donc les fantasmes, les délires, les prescriptions religieuses, les promesses scientistes. Une pléthore d'images qui leurrent et qui enchantent, et de discours qui prescrivent ce que le rapport doit être.

¹ C'était aussi le titre d'une conférence (inédiée) de Jean-Louis Gault à l'ACF à Nantes, le 26 novembre 2020. Jean-Louis Gault y mettait en valeur cette expression de Lacan dans le séminaire XIX, p. 100.

² J. A. Miller, quatrième de couverture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, op. cit.

Et le phallus ? La jouissance phallique remplace la jouissance attendue, celle qui viendrait répondre d'un rapport sexuel inscriptible entre l'homme et la femme. Elle n'est nullement la jouissance de l'organe pénien, ni même du clitoris, mais la seule jouissance permise chez l'être humain qui n'a d'autre appareil de la jouissance que le langage. La jouissance phallique est une jouissance *asexuée* qui met les deux sexes sur un pied d'égalité par rapport à elle. La jouissance phallique lie le plaisir sexuel aux jeux des signifiants.

Et la castration ? Nous savons depuis le Séminaire XVIII³ que les discours ne sont que des semblants, qu'ils font la ronde autour de ce réel qu'ils masquent et désignent à la fois ; et que tout discours comporte une impossibilité. Ce que l'on appelle la castration veut dire qu'aucun savoir ne peut délivrer *La* solution à cet impossible. Au fond, chacun est seul dans sa jouissance. Lacan anticipe ainsi l'ère de l'Un-tout-seul, des modalités les plus diverses du rejet de l'inconscient, et corrélativement la revendication d'identités fixes.

Le séminaire XIX

Jacques-Alain Miller a distingué quatre parties dans sa transcription.

1. De l'Un et l'Autre sexe
On y trouve quatre chapitres : La petite différence, La fonction Φ_x , De l'anecdote à la logique, De la nécessité à l'existence.
2. L'Autre : De la parole à la sexualité
Jusque-là, Lacan enseignait le primat de l'Autre dans l'ordre de la vérité et du désir. L'Autre comme pivot de la dialectique du sujet, le deux de l'articulation signifiante. Il va dénier l'existence à l'Autre, et le renvoyer à la fiction. L'Être est situé du côté du semblant. Enfin il va récuser le deux du rapport sexuel : *Il n'y a pas* le rapport sexuel parce qu'il y a de l'Un.
3. L'Un : Dès lors Lacan promeut la jouissance, qui, elle, n'est pas du semblant. Il enseigne le primat de l'Un dans la dimension du réel. L'hénologie est la doctrine de l'Un, l'Un tout seul, c'est-à-dire qui n'accède pas au deux. L'hénologie, à la fin du séminaire, surclasse l'ontologie qui, elle, est une théorie de l'Être. À *il n'y a pas* répond *Yad'lun* qui peut se dire aussi bien il y a le sinthome
4. Coda : Le terme coda désigne une partie conclusive. Deux chapitres, « Le désir de dormir », et « Les corps attrapés par le discours ». Il augure qu'une scansion majeure va survenir avec le Séminaire XX, *Encore*.⁴

Le titre

Lacan écrit son titre : ... *ou pire*. Il ne dit pas *ou le pire*, ce qui en ferait un substantif, il écrit *...ou pire*. *Pire* est un adverbe, comme *bien* ou *mieux*. Mais disjoint. Disjoint de quelque chose qui est appelé à quelque place. Cette place appellerait un verbe, puisqu'il y a adverbe.

³ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* (1971), Seuil, 2006, texte établi par Jacques-Alain Miller.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Lacan remplace le verbe par trois points. Il laisse cette place vide – ces trois points se réfèrent à l'usage ordinaire des textes imprimés pour marquer ou faire une place vide (p. 11). Et Lacan conclut son introduction en disant que son titre souligne l'importance de cette place vide. Cette place vide est la seule façon dont le langage arrive à quelque chose. C'est pourquoi Lacan s'est exprimé avec la formule *Il n'y a pas de métalangage*. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Reprenons ce que Lacan écrivait dans les derniers textes de ses *Écrits* : « Partons de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant. Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulons à dire qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé » (« Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient », p. 813).

« Nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. » (« La science et la vérité », p. 867).

Ce manque du vrai sur le vrai, c'est là proprement la place de l'*Urverdrängung*, du refoulement originaire, qui attire à lui tous les autres. Il y a un trou dans l'Autre. Ce qui occupe cette place vide n'est pas un verbe, *dire* par exemple, mais *un dire*. Ce dire est « *il n'y a pas de rapport sexuel*. »

Ce dire se propose donc comme vérité. Mais comme celle-ci ne peut que se mi-dire, à sortir de là on ne peut dire que pire. « Donc, ce que je dis, c'est qu'il s'agit somme toute que l'autre moitié dise pire. » (Séminaire XIX, p. 12). « Il n'y a pas de rapport sexuel », c'est *un dire* : à sortir de là, vous ne direz que pire.

« Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité, que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant » (XIX, p. 13).

La petite différence

La question est : comment s'inscrit chaque être parlant dans « Le discours sexuel » ?

Il faut d'abord distinguer les différentes perspectives qui se dégagent sur la « différence sexuelle » pour situer ce que Lacan aujourd'hui amène.

1. Freud, en 1905, dans ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*⁵, introduit l'importance du facteur sexuel dans l'enfance. Ce qui à l'époque fait scandale. Chaque enfant prend position, une position singulière, devant cet élément de nouveauté par rapport auquel il est démuné. Les théories sexuelles infantiles et diverses identifications, en témoignent.
2. Puis, en 1923 avec « L'organisation génitale infantile »⁶ et en 1925 avec « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes »⁷, Freud fait du phallus un primat sur la vie sexuelle pour les deux sexes. Le phallus peut être présent ou perdu. Comment garçons et filles répondent-ils alors à la castration ?

⁵ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987,

⁶ S. Freud, « L'organisation génitale infantile » [1923], *La vie sexuelle*, Paris, puf, 1969.

⁷ S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, puf, 1969.

Cela déclenche, à partir de 1925, un vif débat sur la sexualité féminine. L'idée de Freud qu'il y a une libido unique pour les filles comme pour les garçons provoque un débat entre l'école viennoise et l'école anglaise. C'est la « querelle du phallus ». ⁸ Ce sont surtout des analystes femmes qui firent savoir leur désaccord y compris dans l'entourage de Freud. Les analystes français se tinrent en dehors de ce débat. Mais Lacan, en France, pousse la SFP à organiser, en 1960, à Amsterdam, un congrès sur le thème de la sexualité féminine qu'il introduit par ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine. » ⁹

1. En 1958 Lacan fait du phallus un signifiant. Les faits cliniques vont démontrer qu'une relation du sujet au phallus s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes ¹⁰. Lacan fait du phallus un signifiant. ¹¹ Le phallus comme signifiant donne la raison du désir de l'Autre : L'épreuve du désir de l'Autre ¹².
2. Et la dernière perspective s'amorce dans le séminaire XVIII et se prolonge dans le séminaire XIX : Lacan pose en premier un principe, *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Il n'y a pas de rapport sexuel parce qu'il y a la jouissance, laquelle se rapporte au corps vivant, un corps qui parle. ¹³

Rappelons-nous ce que Lacan dit dans le Séminaire XVIII :

3. « L'identité de genre n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer par ces termes, l'homme et la femme. A l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes. Ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme et inversement. » (XVIII, p. 31)
4. « Pour le garçon, il s'agit à l'âge adulte de faire-homme. (...) De ce faire-homme, l'un des corrélats essentiels est de faire signe à la fille qu'on l'est. » : On se trouve d'emblée placé dans la dimension de la parade, c'est-à-dire du semblant (XVIII, p. 32). Ce n'est pas une différence anatomique, mais de pur semblant.
5. En ce qui concerne la parade, ce qui différencie le comportement humain du comportement animal, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours. Et précisons que c'est aussi à ce niveau de discours seulement qu'il est porté vers quelque effet qui ne serait pas du semblant : il arrive aux hommes de violer une femme et inversement (XVIII, p. 32). Il y a de temps en temps du réel, ce qu'on appelle passage à l'acte.

Revenons au Séminaire XIX : Lacan note qu'il y a un naturel incontestable à cette vocation prématurée que chacun éprouve pour son sexe. En premier lieu, la distinction sexuée provient de l'Autre, l'adulte, les parents, car elle dépend entièrement de critères langagiers. C'est l'Autre, l'adulte, la société qui dit que le petit bonhomme se comporte différemment de la petite fille ; que le petit bonhomme est volontiers inquiet, enquêteur, il recherche la gloire et les honneurs comme il le fera plus tard. Tandis que la petite fille serait volontiers boudeuse, elle fait la coquette en se cachant derrière son petit éventail.

C'est un constat : l'on attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon, déjà bien avant ils ne sont pas du tout pareils. « Seulement voilà, on ne s'émerveille de ça que parce que c'est exactement comme ça que ce sera plus tard, soit

⁸ J. Lacan, « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 689.

⁹ J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725-736.

¹⁰ J. Lacan, « La signification du phallus », p. 686.

¹¹ Id, p. 690.

¹² Id p. 693.

¹³ Cf. le sixième paradigme de la jouissance in J.-A. Miller, « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne* n°43, octobre 1999.

conforme au type d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de toute autre chose, à savoir de la conséquence, du prix qu'aura pris dans la suite la petite différence. »¹⁴ Il y a bien une différence, mais elle n'est pas « sexuelle », car si différence sexuelle il y avait, elle établirait en effet un rapport entre les deux sexes, un rapport de différence.

« Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a depuis le plus jeune âge, entre la petite fille et le petit garçon. Cette différence bien naturelle s'impose comme native. Elle répond à ce qu'il y a de réel dans le fait que dans l'espèce les sexes paraissent se répartir en deux nombres à peu près égaux d'individus. »

Un enfant peut rejeter cette distinction par toutes sortes d'identifications. Dans les théories sexuelles infantiles décrites par Freud dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, l'enfant croit que tout être humain est porteur d'un phallus. Viendra un moment où il admettra que les filles n'en ont pas, mais il peut persister imaginativement à croire que sa mère est phallique : là, le phallus n'est pas identique au pénis. Enfin, dans les fantasmes ou dans les rêves, ce phallus apparaît, il ne s'agit pas non plus du pénis anatomique. Ce que Lacan qualifie d'erreur commune consiste à confondre l'organe et le phallus.

Logiquement, l'important est qu'ils se distinguent (p. 16). Et comme on vient de le voir, surtout on les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent.

Il y a une anticipation de la position adulte chez l'enfant, et il y a une *immixtion* de l'adulte chez l'enfant. Lacan emploie ce terme très tôt dans son commentaire du rêve de Freud *L'injection faite à Irma*,¹⁵ quand il différencie les trois registres R S I. L'immixtion des confrères de Freud dans le rêve lui sert à faire valoir le registre symbolique.

Mais l'immixtion de l'adulte chez l'enfant peut avoir des effets profonds sur l'orientation sexuelle du sujet. Ainsi, dans son écrit « Jeunesse de Gide »,¹⁶ Lacan indique que dans *La porte étroite*, Gide rapporte un événement qui va déterminer son orientation sexuelle : de l'immixtion séductrice de sa tante, Gide gardera toute sa vie une vocation à en protéger la femme qu'il aime, Madeleine.

De l'immixtion toujours présente de l'adulte, nous pouvons déduire deux points :

- les identifications sexuées sont toujours dépendantes de semblants. Tout ce qui va faire consister une identité sexuelle, qu'elle soit virile ou féminine, se déploie dans la dimension de la parade ou de la mascarade, dimension du « genre ».
- et surtout, l'enfant est conduit à être distingué et à se distinguer fille ou garçon en fonction de ce semblant constitué à l'âge adulte selon une autre logique et une autre économie de jouissance que celle qui prévaut dans l'enfance.

¹⁴ ...ou pire, *op. cit.*, p. 16.

¹⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), Seuil, 1978, texte établi par J.-A. Miller, chapitres XIII et XIV.

¹⁶ J. Lacan, « Jeunesse de Gide », *Écrits, op. cit.*, p. 753 : « L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin (...) Dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus « rouges tourmentes » de l'enfance, en présence d'une fille de quinze, cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte. Cet adulte est d'autant plus certainement identifiable à la personne même dont il la protège que c'est sa présence à ce moment à l'étage que le jeune André a traversé d'un élan, qui l'a appelé dans la maison de tout l'attrait du clandestin, si tant est qu'elle ne fut pas l'objet de sa visite. C'est à savoir son aimable tante, en train d'y dissiper les chaleurs de Phèdre, qui que ce fût qui s'employât, selon les deux versions données par Gide, à l'y seconder. »

Il y a donc une vocation prématurée que chacun éprouve pour son sexe. « On s'en émerveille. Seulement, on ne s'émerveille de ça que parce que c'est exactement comme ça que ce sera plus tard, soit conforme au type d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de la conséquence du prix qu'aura pris dans la suite la petite différence (...) Inutile d'ajouter que la petite différence était déjà là pour les parents depuis une paye, et qu'elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont ont traités petit bonhomme et petite bonne femme ». (p.16)

L'erreur commune

Une erreur semble communément partagée : confondre l'organe et le phallus ; c'est-à-dire considérer la « différence des sexes » comme un donné relevant de la « nature ». Le jugement de reconnaissance des adultes autour d'un enfant repose donc sur cette erreur qui consiste à les reconnaître sans doute de ce dont ils se distinguent, mais à ne les reconnaître qu'en fonction de critères formés sous la dépendance du langage.

« C'est en cela que *l'hommoinezune*, d'erreur, rend consistant le naturel d'ailleurs incontestable de cette vocation prématurée que chacun éprouve pour son sexe ». (p. 16) Dans le cas où cette vocation n'est pas patente, cela n'ébranle pas l'erreur, on dit *C'est un garçon manqué*.

« Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, celui de la petite différence, qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel, et, du même coup, révèle ce que veut dire d'être organe. Un organe n'est instrument (*organon*) que par le truchement du signifiant. » (p. 17).

Le discours sexuel est impossible

Que le discours sexuel soit impossible entraîne que certains sujets vont forcer le passage. Ainsi le transsexuel : « C'est en tant que signifiant que le transsexualiste n'en veut plus [de cet instrument], et non en tant qu'organe. « Sa passion, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié. » (p. 17). Il ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui d'ailleurs est impossible. Il veut forcer le discours sexuel par la chirurgie. Ce qui veut dire que l'erreur du transsexuel, c'est de prendre l'organe pour le signifiant. Tout se passe comme si le transsexuel », en intervenant sur son corps, croyait pouvoir modifier une place qui revient d'abord aux assignations du langage.

Lacan évoque l'homosexuelle féminine et fait référence à son texte « Pour un congrès sur la sexualité féminine » évoqué plus tôt. Le point IX de ce texte est consacré à l'homosexualité féminine et l'amour idéal. L'homosexuelle féminine peut soutenir le discours sexuel en toute sécurité, car il n'y a pas la présence de l'organe. « Plus qu'un autre un tel amour se targue d'être celui qui donne ce qu'il n'a pas... Il se donne les gants de l'amour courtois. »¹⁷ Sa référence sous-jacente est celle de la jeune homosexuelle de Freud.

Il fait référence également aux Précieuses qui définissent si bien *l'excès homo* de l'amour. Parce qu'elles ne risquent pas de prendre le phallus pour un signifiant.

¹⁷ « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 735.

La sexualité

Avoir ou pas le phallus ne règle pas complètement la question d'être homme ou femme. En effet, ce dont il s'agit, c'est du passage à la sexualité, c'est-à-dire du passage par le signifiant. Il y a bien deux sexes, il n'y a que deux sexes, mais ce dont il s'agit n'est pas un duel homme-femme piloté par l'anatomie. Il s'agit de deux *modalités de jouissance*, ancrées dans le corps ; l'une à l'enseigne du tout, l'autre à l'enseigne du pas-tout.

Il y a deux types de jouissance, la jouissance liée au signifiant phallique, c'est-à-dire liée à la parole ; elle répond à la logique du tout. Et une jouissance qui ne lui est pas liée, obéissant à la logique du pas-tout, qu'il dira féminine, supplémentaire, silencieuse, opaque au sens. Lacan l'étendra ensuite à chaque parlêtre.

La fonction $\Phi(x)$: fonction de la castration

Que devient cette bipolarité si elle ne se base pas sur l'anatomie, si homme et femme ne sont que des signifiants sans détermination ? La détermination sera conférée à travers la fonction phallique qui n'est pas une fonction de type ordinaire : la fonction phallique « n'est pas la fonction du rapport sexuel, mais celle qui en rend l'accès impossible. » (p. 20)

Pourquoi ? Parce que la *Bedeutung* du phallus, la signification du phallus est elle-même le pouvoir de signification. Et ce pouvoir ne s'applique pas seulement au signifiant mais aussi à la jouissance : « Ce que j'exprime par cette notation $\Phi(x)$, c'est ce que produit la relation du signifiant à la jouissance. » (p. 32), ce qui revient à dire que « Φ veut dire la fonction qui s'appelle la castration. » Mais Lacan précise qu'il ne sait pas du tout ce qu'est la castration – sauf qu'il faut bien en passer par là.

Il ne s'agit pas des petites histoires, style papa va te la couper. Mais il y a un endroit où on peut dire « Tout ce qui s'articule du signifiant tombe sous le coup de $\Phi(x)$, de la fonction de la castration. » (p. 33)

Dans le Séminaire XVIII, il disait ceci : « C'est très précisément au semblant du phallus qu'est rapporté le point pivot, le centre de tout ce qui peut s'ordonner et se contenir de la jouissance sexuelle. »¹⁸ Une jouissance sexuelle n'est atteignable qu'ordonnée, contenue : le semblant du phallus est castrateur, en ce qu'il l'ordonne, la contient. Et la situe : « La jouissance, la variable dans la fonction $\Phi(x)$, ne se situe que de son rapport avec ce grand Φ qui là désigne le phallus. »¹⁹

Une nouvelle logique

Lacan définit son projet : à partir de la logique moderne – qu'il va d'ailleurs subvertir –, il s'agit de développer les conséquences du *Il n'y a pas de rapport sexuel* dans les trois registres suivants (p. 20) :

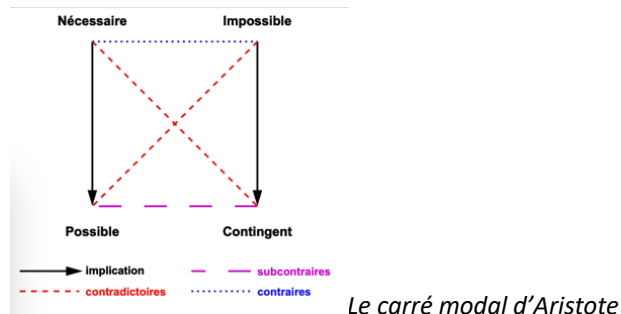
- *Les prosdiorismes* (Tout (\forall), pas-tout, quelque, il existe (\exists))

¹⁸ *Le Séminaire, livre XVIII, op. cit.*, p. 170.

¹⁹ *Ibid.*

Le x indéterminé de $\Phi(x)$ prend ici signification d'homme ou signification de femme suivant le prosdiorisme choisi, *tout* ou *pas-tout*. (p. 20) L'important, nous dit Lacan, est d'avoir avancé, dans cette première séance, la fonction du *pas-tout*. Et l'avancée devra porter sur le \exists , *il existe*. (p. 21).

- *Le champ de la modalité*



Dans le carré modal d'Aristote, l'impossible est opposé au possible, et le nécessaire au contingent : nous verrons, dit Lacan, que ces oppositions ne tiennent pas. (p. 21) Il ajoute que « la modalité, c'est ce qu'il en est du possible, de ce qui se peut. »

- *La négation*

Il y a deux formes de négation possibles : la forclusion et la discordance. Une négation discordantielle exprime la division du sujet et se repère dans l'énonciation. Par exemple, dans « je crains qu'il ne vienne », le *ne* est explétif. Ce n'est pas en tant qu'il y aurait un *pour tout x, quel que soit x*, que je peux écrire ou ne pas écrire $\Phi(x)$. Ce n'est pas en tant qu'il existe un x , que je peux écrire $\Phi(x)$ ou ne peux pas l'écrire. C'est ce qui nous met au cœur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel. Notre *pas-tout*, c'est la discordance.

La forclusion est à placer dans un registre différent, celui du dire : *il n'est de forclusion que du dire*. Une négation est forclusive, elle exclut : je ne l'écris pas, je l'exclus, je ne veux rien en savoir. La fonction ne sera pas écrite. (Voir le Séminaire XVIII, p. 141).

Rien de ce qui se passe du fait de l'instance du langage ne peut en aucun cas déboucher sur la formation satisfaisante du rapport (p. 20).

La fonction $\Phi(x)$, Lacan dit qu'il la laisse ici totalement énigmatique. Elle n'est pas la fonction du rapport sexuel, mais celle de la castration, celle qui en rend l'accès impossible (p. 20). Elle est à définir cette année.

L'écrit en logique

Il y a un fait, le fait du langage : sa fonction essentielle est de remplir tout ce que laisse de béant le fait qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel. Ce qui veut dire qu'aucun écrit en tant que produit du langage ne peut en rendre compte de manière satisfaisante.

Comment alors écrire quelque chose de sensé, c'est-à-dire qui ait rapport au réel (p. 29) ? Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus réel. C'est le fruit de la science, de la biologie. « Le réel, c'est autre chose, c'est ce qui commande toute la fonction de la signifiante

(p. 29). Le réel, c'est ce que vous rencontrez justement de ne pouvoir pas écrire n'importe quoi en mathématique ».

Aristote a fait les premiers pas de la logique formelle, car ses syllogismes ne comportent pas en tant que tels, à la différence de ceux qu'on trouve chez Platon, de termes concrets, sinon à titre d'exemples. Le syllogisme aristotélicien est en tant que tel une règle pure établie avec des lettres. À ces lettres, on pourra ensuite substituer des mots, des noms, des prédicats. Rien que le fait d'enlever les termes de la langue courante pour les remplacer par des lettres et, ces lettres, de les articuler en règles, suffit à faire le pas du formalisme et à ouvrir ainsi au logique pur.

Avec Frege, on passe de la logique des propositions à la logique des prédicats. Frege fait de ces prédicats des fonctions. Il introduit les quanteurs \forall (Quel que soit) et \exists (Il existe).²⁰

Pour cela, il faut qu'il y ait « une espèce de transmutation qui s'opère du signifiant à la lettre, quand le signifiant n'est pas là, est à la dérive, a foutu le camp. » (p. 26)

En effet, on a affaire au champ mathématique, où on ne peut pas écrire n'importe quoi. Lacan fait ici référence au mathème, point pivot de tout enseignement. « Il n'y a d'enseignement que mathématique, le reste est plaisanterie. » (p. 27)

On peut faire référence à la structure des discours, dont il indique que leur écriture est contrainte : elle obéit à un circuit vérité-agent-autre-production, et les quatre discours comportent une rupture du circuit, une impossibilité entre production et vérité.

Cette exploration logique n'est pas seulement le questionnement de ce qui impose limite au langage dans son appréhension du réel. Mais son maniement démontre aussi ce qu'il peut y avoir de réel à avoir déterminé le langage : « Le réel est ce qui commande toute la fonction de la signifiante. » (p. 27)

L'application de la logique au signifiant mathématique (le signifiant mathématique, le nombre, mord autrement sur le réel que nos petits signifiants sexués) donne un mode d'écriture qui ne dit plus du tout la même chose que les propositions qui fonctionnent dans le syllogisme. L'usage des quanteurs permet ainsi à Lacan faire une subversion en posant la fonction du pas-tout. (p. 35) Et il ajoute : « Il y a un ensemble de ces signifiants qui supplée à la fonction du sexué pour ce qui est de la jouissance, à un endroit où c'est *pas-tous* qui fonctionne dans la fonction de la castration (p. 35) ».

L'Un et l'Être

Une façon de les articuler est d'écrire *Il existe x*, un signifiant : « Qu'est-ce qui peut bien nous intéresser concernant ce *il existe* en matière de signifiant ? Ce serait qu'il en existe *au moins un* pour qui ça ne fonctionne pas cette affaire de castration. (...) On a inventé le Père, lequel « existe au moins autant que Dieu, c'est-à-dire pas beaucoup. » (p. 36)

C'est à partir « de cet *il existe un*, en référence à cette exception, que tous les autres peuvent fonctionner. (...) Ça, c'est le mythe. »

Alors, *ya-t-il* de l'Un qui échappe à la castration ? Car il n'est pas vrai que la castration domine tout. Il s'agira dans ce séminaire de séparer sévèrement *l'Un* de *l'Être*.

²⁰ (Lacan dit qu'il préfère utiliser le terme un peu désuet de « quanteur », qui n'évoque pas l'idée de quantité, au contraire de « quantificateur »). (p.35.)

Et nous verrons, dans la troisième partie du séminaire, comment Lacan posera *Yad'lun*, du côté du réel, en le différenciant du trait unaire. (p. 137) C'est autour de ce Un, l'Un tout-seul que se joue la question de l'existence, la question de l'être étant à ramener au semblant. Il n'existe que de l'Un. Ce Un est du côté du réel.

Et la question devient : Ce Un, comment a-t-il attrapé le corps ?